

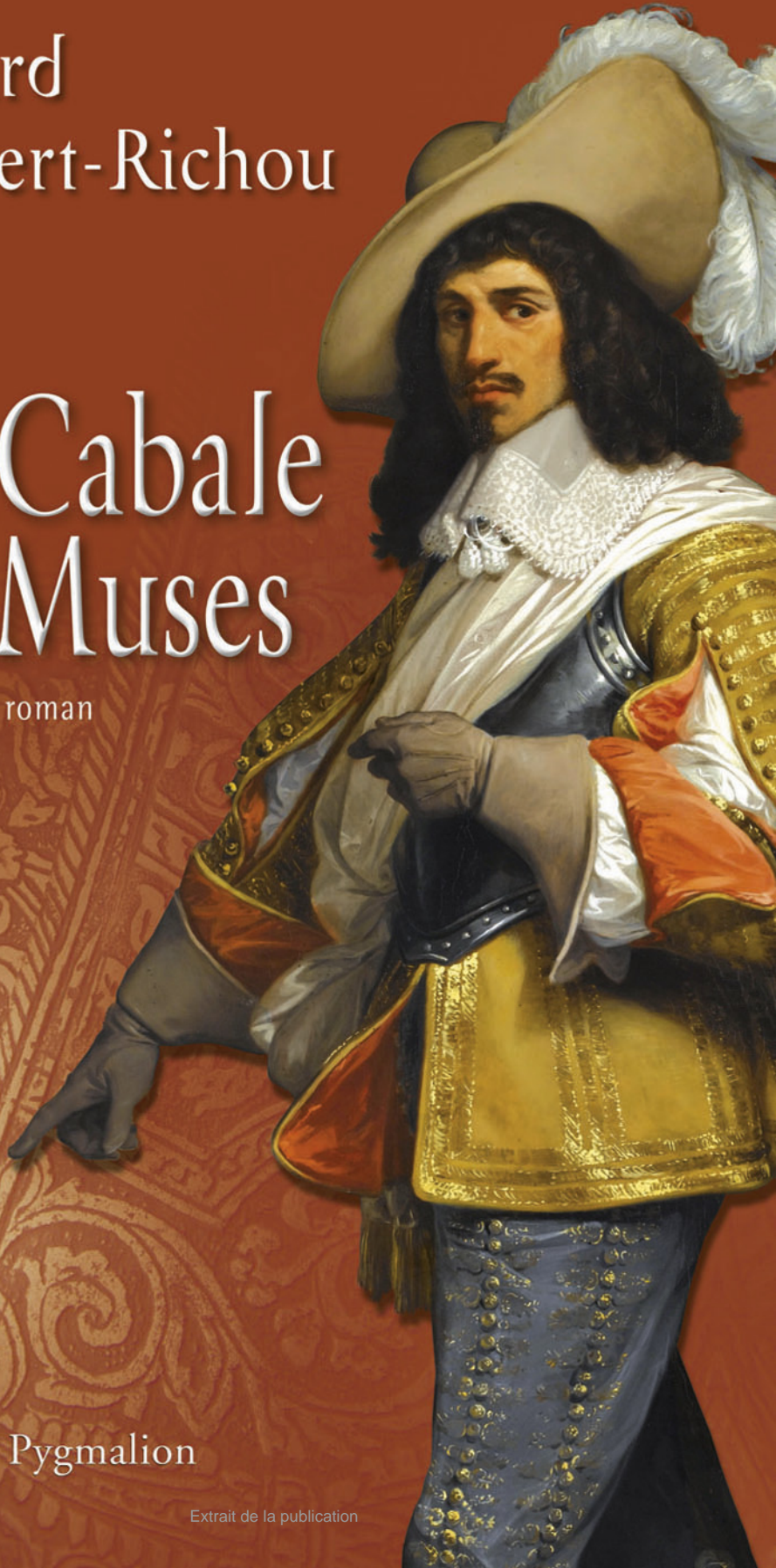
Gérard
Hubert-Richou

La Cabale des Muses

roman

Pygmalion

Extrait de la publication



La Cabale des Muses

25 juin 1673 : le mousquetaire d'Arragnan est tué au siège de Maëstricht dans d'étranges circonstances. Très affecté, Louis XIV exige aussitôt une enquête qui est confiée au commissaire Lebayle. Ses investigations confirment les doutes du roi : la présence du policier sur les lieux du crime dérange puisque le jeune homme échappe de justesse à un attentat, quelques heures après son arrivée.

Gérard Hubert-Richou nous emporte alors au grand galop dans une extraordinaire aventure où courses-poursuites, conspirations, trahisons, intrigues galantes, travestissements, et même projet d'enlèvement au cours d'une chasse royale, se succèdent au fil des pages. Une veuve mentalement déséquilibrée, un savant hollandais qui complotte contre son pays d'accueil sous couvert d'une école respectable, une adolescente déguisée en garçon pour mieux espionner celui-ci, un chevalier en disgrâce qui brûle de se venger ne sont que quelques-uns des personnages qui habitent ce roman trépidant, inscrit dans la grande tradition d'Alexandre Dumas.

Gérard Hubert-Richou est l'auteur de très nombreux ouvrages pour la jeunesse. Également poète et homme de théâtre, il a publié chez Pygmalion Le Chirurgien du roi, Le Fameux Coup de Jarnac, Cortège royal, Le Pont des larmes, À l'enseigne du Grand-Coq, Complots à la Corderie royale, La Duchesse amazone.

Pygmalion

Extrait de la publication

LA CABALE DES MUSES

DU MÊME AUTEUR

Plus de cinquante romans pour la jeunesse dont :
L'affaire de la Jérémie (prix Saint-Exupéry, 1993)
Vive le bruit ! (prix des conseillers pédagogiques, 1997)
Comme la griffe d'un dragon (prix ados de Rennes, 1998 ;
prix des collégiens de Montauban, 1999)
Le roi foudroyé (prix Théophraste benjamin, Loudun, 2006)

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le chirurgien du roi, 2003 (version « Corps 16 » pour mal-
voyants. Traduit en Argentine chez Novela Historica)
Le fameux coup de Jarnac, 2004
Cortège royal, 2005 (finaliste au prix Jeand'Heurs, 2005)
Le pont des larmes, 2006
À l'enseigne du Grand-Coq, 2008
Complots à la corderie royale, 2009
La Duchesse Amazone, 2010

GÉRARD HUBERT-RICHOU

LA CABALE
DES MUSES



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2011, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0544-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Dominique Roffet,
mon alter ego.*

I

FLANC À FLANC, les deux pur-sang galopaient du pied droit à une allure soutenue et régulière, s'exaltaient l'un l'autre afin de se maintenir à la même hauteur. C'était plus une complicité qu'une rivalité. Bien que de robe différente, ils s'appréciaient comme deux frères de la race barbe aux crins drus, longs et abondants. L'un était un alezan rubican avec les balzanes haut chaussées, l'autre un bai cerise aux antérieurs herminés ; couleurs et marques dont ils pouvaient être assez fiers, s'ils s'en rapportaient aux commentaires admiratifs des palefreniers rencontrés au gré des étapes.

À plusieurs reprises, ils avaient déjà emprunté cet itinéraire, depuis que Sa Majesté Louis le Quatorzième guerroyait là-haut, dans les Provinces-Unies de la Hollande. Le roi avait décidé, par souci d'efficacité, de jalonner trois ou quatre parcours privilégiés avec les meilleurs destriers de ses écuries, de manière à acheminer ses courriers urgents dans les plus courts délais.

Il leur restait environ six lieues à parcourir jusqu'au prochain relais de poste. Même à ce rythme exceptionnel que favorisait la clémence des cieux, ils n'arriveraient pas avant la nuit. Pourvu seulement qu'on leur réserve une

bonne mangeoire, un seau d'eau fraîche et un bouchonnage attentionné, ainsi qu'ils en avaient l'habitude ! La guerre ne se gagne pas avec une musette de picotin, mais on peut y perdre une bataille : un message retardé, une embuscade non décelée, des renforts qui s'égarèrent ou qui arrivent trop tard...

Dans une large courbe, Sapeur, l'alezan, calé à la corde, prit une demi-longueur d'avance. Il raccourcit son temps de suspension de façon à harmoniser leurs violons pour leur satisfaction propre et le bien-être de leurs cavaliers.

Au franchissement d'un pont de bois sonore, ils changèrent de pied et relancèrent un galop à gauche. Leurs souffles conjugués, rauques et francs, évoquaient l'ahan d'une forge.

Le mouvement de balancier tête-encolure qu'accompagnaient les hommes, les poings appliqués sur le garrot, l'engagement des postérieurs, l'impulsion tonique étaient synchronisés.

Le plus court chemin entre deux points étant la qualité de la route (chaussée, intempéries, sécurité), leur instinct leur disait qu'en ce début de juillet 1673, ils réaliseraient une de leurs meilleures performances, qu'on serait satisfait de leur loyauté et qu'ils en seraient récompensés. Le soir, quelques poignées d'avoine, un trognon de chou ou une pomme craquante agrémentaient en général la ration ordinaire. Ce sur quoi lorgnaient leurs malheureux compagnons d'écurie, asservis à des tâches moins honorifiques.

Sentant son cavalier se raidir, l'étalon bai revint au pied droit qu'il privilégiait aussi, signifiant la manœuvre à son alter ego par un court bronchement.

Dès la première heure de voyage à la sortie de Paris, les deux hommes préoccupés leur avaient laissé – sans manquer de main à l'occasion – la bride sur le cou, et c'est eux qui géraient au mieux leurs efforts, en missionnaires chevronnés de huit ans. Une longue descente faillit les désunir à cause des ravines obliques qui coupaient la route à des écarts irréguliers. Mais sur le plat, ils se récupérèrent et ralentirent un peu.

Un clocher aigu perça la piste jaune coquille, poussa, grandit tout au long de la montée suivante, rectiligne. La dernière bosselure dévoila un hameau tout pelotonné autour

de son église qu'ils traversèrent en trombe, heureux d'entendre ricocher le tonnerre de leurs sabots ferrés entre les murs de pisé, affolant au passage quelques stupides volailles, fâchant un vieux chien boiteux.

Ils filèrent vers un moutonnement de cimes en camaïeu de vert bleuté.

Le cavalier de Granit, le bai cerise, était un lieutenant de l'armée royale, estafette empressée et peu loquace ; l'autre, un quidam du même âge et du même poids, presque aussi maître de l'art équestre, à l'assiette quasi irréprochable. C'était un plaisir d'avoir à collaborer avec des gaillards habiles, souples et respectueux qui ne vous tirent pas sur la bouche à tout bout de champ et ne vous imposent pas des contraintes inutiles, dans l'unique but de rappeler la supériorité de l'homme. Un étalon consciencieux ne remplit jamais aussi bien sa fonction que lorsqu'il travaille en confiance et peut gouverner la course à sa guise avec ses aléas et ses embûches. Car qui pose les fers entre les nids-de-poule, évite les pierres instables, teste les sols, dépiste les borbiers invisibles et les ronces serpentineuses aux fouets sournois ? Une main trop ferme ou trop nerveuse et un éperon rageur sont bons pour les rosses et les carnes qui n'entendent rien au métier spécifique des long-courriers aux beaux efforts prolongés.

Le soleil déclinait à senestre avec une lenteur estivale, cependant, il leur restait au moins quatre heures de jour. Certes, la chaleur était forte et piquante, mais la petite brise d'ouest alliée à la vitesse les rafraîchissait en évaporant les sueurs.

Il est à remarquer que les humains supportent moins aisément les ardeurs de l'été. Mais pourquoi aussi se harnachent-ils de la sorte pour confiner les eaux sous plusieurs couches de toile épaisse et de cuir ? Voire de métal !

D'ailleurs, ces deux-là souhaitèrent s'octroyer une petite pause à mi-parcours. Du galop simple, on ralentit jusqu'au trot enlevé, puis au pas. Les muscles des poitrails et des jambes continuèrent à frémir. L'un après l'autre, ils secouèrent leurs longues crinières claires et se mouchèrent.

L'ombre clairsemée d'un bosquet, havre qui préfigurait une forêt tapie à l'horizon, les attira. Ils s'y dirigèrent sans être contrariés. Les deux compagnons sautèrent au sol pour libérer le long des troncs un besoin pressant. Pourquoi, à l'instar des chiens, un repère vertical leur était-il nécessaire ? En se cambrant, les chevaux les imitèrent sur place, les quatre membres tendus en position relaxante. Puis, Sapeur et Granit déchirèrent quelques feuilles, les mâchouillèrent pour se refaire la salive. Les hommes embouchèrent leurs gourdes, puis scrutèrent le lointain.

— Lieutenant, la course nous a été belle, ces premières heures. À cet égard, croyez-vous possible, qu'en poussant un peu plus nos remarquables montures, nous puissions brûler les étapes ?

— Monsieur, vous avez pu apprécier la qualité des chevaux de Sa Majesté. Je comprends et respecte votre empressement. Toutefois, je ne pense pas qu'il soit profitable de leur imposer – ainsi qu'à leurs semblables dans les jours prochains jusqu'à Maëstricht – un surcroît d'efforts, au risque de les voir s'accidenter en chemin, ou s'abattre, avant d'atteindre notre but. De plus, nous ne gagnerions pas trois heures sur les cent vingt lieues.

— Je vous sais gré de votre franchise. Dans ces conditions, repartons sans tarder, vous m'instruirez davantage sur la mission qui m'attend.

— Hélas, je ne suis qu'un diligent héraut du roi. Celui-ci m'a commandé de rentrer à Paris ventre à terre afin de délivrer une lettre confidentielle à monsieur de La Reynie, le lieutenant général de la police parisienne ; lequel m'a aussitôt orienté vers vous pour vous conduire à Maëstricht.

— Me cueillant au débotté, au sens propre comme au figuré. Rentré la veille au soir de l'arsenal de Rochefort, je n'ai eu que le temps de lui remettre mon rapport sur la réussite de l'enquête, menée sous l'autorité du jeune marquis de Seignelay. Une rude affaire¹...

1. Lire, même auteur, même éditeur, *Complots à la Corderie royale*.

Ils remontèrent en selle et repartirent au pas, les rênes longues sur l'encolure.

— Je ne saurais vous apprendre autre chose vous concernant, ne seraient-ce des supputations personnelles qui n'engagent à rien.

— Va pour les supputations ! Dites, je me forgerai ainsi ma petite opinion.

— Si vous y tenez... Je dois vous révéler cependant que, dans ma sacoche, je portais également une triste nouvelle de cette guerre de Hollande : la perte du capitaine des mousquetaires, monsieur d'Artagnan.

— Par tous les saints ! D'Artagnan est mort ? Comment diable cela a-t-il pu se produire ? Lui, réputé si pondéré et qu'on disait de la plus extrême prudence ! Lui, le militaire le plus expérimenté et aguerri du royaume. « L'invincible » le surnommaient certains... Il avait la science du combat, l'habileté du renard, l'acuité du faucon. C'était un stratège hors pair qui protégeait ses hommes comme ses fils, ne s'engageant qu'à risques calculés !... Je suis atterré. C'est malheureux et incompréhensible.

— Vous pourriez ajouter cent qualités à cet être d'exception dans lequel notre souverain plaçait toute sa confiance et qu'il pleure aujourd'hui autant qu'un frère. Et, ma modeste théorie est que votre venue est en rapport direct avec cette irréparable disparition. Car c'est le jour même du drame, dimanche 25 juin, que le roi qui ne cachait pas son chagrin, m'a convoqué. Une demi-heure plus tard, je galopais vers Paris.

Les chevaux s'accordèrent pour reprendre un trot de bon aloi : l'odeur encore diffuse de l'écurie ranimait les fourmis endolories dans leurs paturons bottés de clair.

— Je dois ajouter que les circonstances de ce trépas sont quelque peu obscures puisque monsieur d'Artagnan devait se trouver de repos en ce jour du Seigneur. Il a été amené à s'exposer pour porter assistance à une personnalité qui... s'est enflammée au combat, entraînant ses soldats dans une charge pour le moins hasardeuse. Mais sans doute ai-je

outrépassé mon droit de réserve et je ne voudrais en aucune façon influencer votre jugement.

— C'est cependant fort instructif. Ainsi, selon vous, ma tâche consisterait à apporter un regard neuf et extérieur sur ces troublantes circonstances ?

— Plus que troublantes. À Maëstricht, Sa Majesté vous expliquera de vive voix ce qu'elle attend de vous.

Ils se turent car ces bougres de fringants destriers avaient signifié leur désir de galoper. D'une avancée des mains, ils leur répondirent favorablement. En cinq courtes foulées vigoureuses, les chevaux se remirent à l'unisson sur les trois temps de leurs quatre membres musclés.

Ce que venait de déclarer le lieutenant Alexis de Vareuil avait chatouillé la curiosité de Géraud Lebayle. Pourtant, une autre pensée l'égratignait par-dessous. Un sujet personnel. De sa mission à Rochefort, il n'était pas revenu seul ! Il avait ramené une farouche conquête, une sauvageonne à la peau tannée qu'il escomptait cajoler et s'attacher un peu plus pendant deux semaines de repos afin de compenser l'abstinence qu'il s'était imposée tout au long de l'enquête. La tâche qu'il venait d'accomplir méritait cette courte vacance, ne serait-ce que pour se requinquer et soigner tout à fait les blessures reçues au cours de son séjour mouvementé à l'arsenal. Il avait donc négligé de préciser son lieu de résidence... mais Gabriel Nicolas de La Reynie était renseigné sur tout et sur tous, et en particulier sur ses propres hommes par un réseau, un entrelacs serré d'informateurs de toute espèce. Dès le lendemain matin, à l'aube, il le convoquait à son cabinet. Avant midi, Géraud suivait l'estafette, la tête basse, la mine sombre et renfrognée ; ils franchissaient la porte Saint-Martin en direction du nord, salués sur la droite par trois moulins frondeurs, dressés sur leur courte butte.

Géraud oscillait entre deux sentiments plus contradictoires que complémentaires : le fait – flatteur – de devenir un collaborateur privilégié pour les affaires délicates et... l'impression de n'être qu'un pion que l'on promène à volonté sur un échiquier grandeur nature.

LA CABALE DES MUSES

Le lieutenant de police lui avait montré de la gratitude, l'avait complimenté et lui avait promis une récompense, voire une rapide promotion, mais l'avait aussitôt renvoyé sur les routes...

Il rajusta son étrier droit que, par inattention, il avait laissé glisser jusqu'au talon. Le paysage se déroulait sans grand relief, mais on n'est jamais à l'abri d'un imprévu. Nouveau renvoi amer : il aurait souhaité aller embrasser ses parents sur le coteau de Chennevières, ses sœurs...

Il se concentra sur le galop grisant. Ils doublèrent une charrette de foin, du sommet de laquelle un gamin les salua ; puis une carriole de marchand ambulante au chargement hétéroclite arrimé en dépit du bon sens, croisèrent encore un bouvier et son troupeau. La voie s'offrit dégagée à nouveau... et son esprit de nouveau libre de divaguer ! Il jeta un coup d'œil au lieutenant dans l'espoir que celui-ci relance la conversation sur un autre sujet. Il était tendu vers l'objectif comme une arbalète, coupant un virage, allongeant la foulée pour répondre à son attente première et lui être agréable.

Maline était belle et sauvage. C'était un brasier, une lionne au corps de déesse, issue des plus pauvres cayennes où s'entassait la lie des ouvriers qui construisaient l'arsenal de Rochefort. À vingt ans, elle avait vécu dix vies, avait failli s'embarquer avec les filles de La Rochelle pour peupler le Nouveau Monde quand ils s'étaient croisés. Mais elle n'était pas seule ! Concession : Géraud avait accepté d'emmener sa cadette, âgée d'environ onze ans, Lisa qui, au cours de l'enquête, s'était montrée d'une malignité et d'une efficacité remarquables. Il lui devait bien ça. C'est dans ce triple équipage qu'il avait regagné la capitale. Il louait un meublé dans une maison modeste. Il les y avait installés... et avait battu en retraite sur une courte explication, en leur laissant assez d'argent pour vivre un mois. Cette séparation prématurée et amère qui ressemblait à une fuite involontaire, le rongait. Il était trop attaché aux deux sœurs, s'estimait envers elles un devoir qu'il n'avait qu'ébauché.

Il poussa un grognement de frustration et jeta son étalon à travers champs afin de couper une large boucle inutile. Le

LA CABALE DES MUSES

lieutenant réagit dans la seconde et suivit sa trace. Les mottes lourdes giclaient sous les sabots. Les chevaux forçaient le train, mais cette variante ne leur déplaisait pas. Ils épargnèrent les cultures de blé et de seigle autour d'un village, franchirent un talus et retrouvèrent bientôt la routine de la ligne droite.

Oui, Géraud enrageait intérieurement. Il estimait avoir mérité un sort meilleur, mais il était impensable de désobéir. D'autant qu'il allait rencontrer le roi !... Maline n'était pas le genre d'oiselle à se lover au creux d'un nid, à le tapisser de son duvet. Elle avait sur la langue le grain de sel de l'aventure. Et Lisa était une finaude, curieuse de tout, qui ne la freinerait pas. Elles auraient tôt fait de visiter la capitale et d'explorer les quartiers les moins fréquentables. Pourvu que, naïves provinciales, elles ne fassent pas de mauvaises rencontres ! Il les avait arrachées à la gueuserie ; pour l'heure, il ne pouvait rien leur apporter de mieux. À la grâce de Dieu, donc !

Saint-Quentin, carrefour de la Picardie, se profila comme le soleil effleurait l'horizon. Dans un crépuscule serein où s'irisait un dernier quartier de lune, présageant d'un lendemain agréable, ils atteignirent le relais de poste.

II

L'AUBERGE ÉTAIT BONDÉE et des tréteaux pour quatre personnes avaient été ajoutés dans l'angle de la cheminée. Les deux voyageurs furent accueillis par le propriétaire qui les orienta vers une table réservée en permanence, à l'écart, dans une sorte de demi-tourelle qui dominait un ruisseau babillard.

— Demain, c'est jour de foire et nous sommes complets, s'illumina-t-il. Mais ne vous tourmentez pas, messieurs, notre maison est réputée pour ses nuits paisibles. Vous dormirez comme des anges. Votre chambre donne sur la forêt.

— Vous nous ferez préparer des chevaux pour six heures et nous réveillerez en conséquence.

— Sans faute. Vous serez en route avant le lever du soleil, service du roi !

L'heureux hôtelier leur adressa un sourire qui se voulait de connivence, comme s'ils appartenaient au même cercle privé. Deux serveuses, charpentées comme leur père, s'empresèrent de leur apporter les plats tandis que l'un des garçons d'écurie qui avait réceptionné les coursiers déposait leurs sacoches de selle près d'eux contre le mur.

LA CABALE DES MUSES

— Buvons à la santé de Sa Majesté, invita Géraud en levant son verre.

— À Sa Majesté et à la fin de cette guerre qui n'a que trop duré¹.

— À ce propos, vous serez assez aimable de me renseigner un peu car voilà plusieurs semaines que je n'ai pu m'informer des événements du royaume.

— À votre service.

D'un bon appétit, ils entamèrent le plat des salaisons : terrine de sanglier aux aïelles, jambon fumé, saucisson d'âne, pâté de linotte...

Une vaste et bruyante tablée accaparait le centre de la grande salle, exclusivement masculine. D'ailleurs, alentour, comme de coutume, les couples étaient peu nombreux. Géraud Lebayle avait l'habitude d'observer les lieux et de sentir l'ambiance avant de se détendre.

— Reprenons, puisque vous le souhaitez, la genèse de ce conflit contre nos voisins et concurrents acharnés pour la jouissance des mers... À l'origine – nul ne l'ignore – le roi voulait briser la triple alliance de La Haye entre les Provinces-Unies, l'Angleterre et la Suède. Ce qu'on sait moins, c'est que Charles II, par le traité de Douvres – et une pension annuelle de trois millions de livres – promit d'aider la France.

— À ce prix-là, persifla Lebayle, on devait escompter un dévouement inconditionnel !

— N'oublions pas qu'il s'agit tout de même de l'Angleterre.

— Vous avez raison... Je crois que ce vin s'accordera avec le moelleux du cuissot de chevreuil dont le fumet annonce des délices. Poursuivez, Vareuil, tandis que je découpe le chef-d'œuvre du maître queux. Je ne vous interromprai plus.

— De même, je pense que cette viande vaut un coup de chapeau... En juin 1672, l'ambassadeur français Arnauld de Pomponne obtient – voilà tout juste un an – la neutralité de l'empereur Léopold I^{er} de Suède. Hélas, sur mer, l'alliance

1. Ce en quoi le lieutenant n'était pas visionnaire puisque, commencée en 1672, elle ne s'achèvera qu'en 1678.

franco-anglaise essuie un échec à la bataille de Solebay et l'amiral De Ruyter protège ainsi ses côtes.

Géraud, par civilité et parce qu'il avait la bouche pleine, se garda d'objecter qu'il n'ignorait rien des événements de l'année passée. Il prit de la garniture et l'arrosa d'un filet de sauce.

— En revanche, poursuivit le lieutenant, la campagne terrestre de Hollande était une réussite ! Appuyé par ses grands généraux : Turenne, Condé et Luxembourg, le roi franchissait le Rhin¹. À la vue de cette puissance déployée, les Hollandais abandonnèrent le terrain, leurs retranchements, les ponts, les places fortes et, en trois semaines, perdirent quarante villes !...

Des éclats de voix couvrirent le résumé du lieutenant. Celui-ci en profita pour combler son handicap sur le terrain culinaire. Le groupe de joyeux convives qui faisaient honneur sans économie au vin d'Épernay entonnait des chansons gaillardes sur les paroles desquelles ils n'étaient pas entièrement en accord. Mais les variantes ne modifiaient en rien le sens général que tout le monde comprenait. Le lieutenant poursuivit malgré tout son récit, un ton plus haut :

— Amsterdam était menacée. Pour l'épargner, ne se proposait qu'une solution, appelée ailleurs la stratégie de la terre brûlée : ouvrir les écluses de Maydon et inonder le pays. Ils en eurent le courage. Les eaux se répandirent pendant trois jours. La ville se trouva isolée au milieu du Zuydersee. Les députés demandèrent une entrevue au roi de France. Ils proposaient Maëstricht, les villes du Rhin déjà occupées, celles du Brabant et la Flandre hollandaise ; avec une indemnité de dix millions de livres.

— Lesquelles remboursaient l'investissement consenti auprès des Anglais.

— En quelque sorte. Seulement, Louis XIV exigea davantage. Guillaume d'Orange en profita pour chercher des coalitions auprès des princes allemands.

1. Ses 25 000 soldats passèrent le fleuve à gué ou à la nage.

LA CABALE DES MUSES

— « Mieux vaut tenir que courir », aurait-on pu penser, mais le roi a ses raisons d'État qu'ignore le commun des mortels.

— Sans aucun doute. Pierre d'achoppement, entre autres, il exigeait le rétablissement de la liberté du culte catholique.

Nouvelle pause pour saucer les écuelles, accueillir le panier des fromages et vider le flacon.

— C'est alors, terrible coup de semonce, que Léopold I^{er} rompit la neutralité. Il s'allia à l'Électeur de Brandebourg et aux Provinces-Unies.

— Lui aussi devait invoquer de bonnes raisons pour changer de camp.

— Arcanes de la politique ! Afin d'éviter la jonction avec les Allemands, Turenne fut envoyé en Westphalie et Condé dirigé sur l'Alsace. Au mois de décembre, les Français campaient devant La Haye. Turenne battait l'Électeur de Brandebourg et le roi reprenait Maëstricht au prix que vous savez. Ce sont les grandes lignes de l'Histoire. Pour le détail, vous bénéficierez sur place du récit des principaux acteurs car moi, je n'ai que porté mes messages d'un lieu à l'autre.

— Merci pour ce compte rendu précis. De conserve, Alexis, nous n'avons plus qu'une bataille à remporter : achever ce copieux repas.

Dans la vaste salle, le chahut prenait des proportions inquiétantes. Les deux hommes appréciaient cette alcôve. Elle les isolait en partie des exclamations de la douzaine d'individus avinés qui fêtaient un événement indéfinissable. Il fallait espérer qu'ils n'y consacrent pas toute la nuit. Le patron et son personnel semblaient nerveux à cause des débordements incontrôlés. Ils s'empressèrent d'apporter les derniers mets commandés afin de clore le banquet au plus tôt. Mais les ripailleurs réclamaient de nouveaux pichets sur des tons sans réplique possible.

Géraud leur tournait presque le dos. Il ne vit pas approcher en chaloupant l'un des encombrants convives. Il lut une brusque et vive contrariété dans le regard du lieutenant. À l'instant où il jetait un regard dans leur direction, l'homme lui posait une lourde dextre sur l'épaule et s'appesantissait.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EUCN000247.N001
Dépôt légal : mars 2011